

« Après la hâte fébrile et les tâches auxquelles nous avons consacré toutes nos forces dans les premiers jours d'août, c'est avec les visages rouges et les yeux brillants que nous avons traversé le Rhin près de Strasbourg, par une nuit de clair de lune, éclairée par les projecteurs. A l'aube du dixième jour de la mobilisation, nous venions par les Vosges et arrivions au lever du soleil dans la gare de Rieding (Réding) près de Saarburg (Sarrebouurg). Si au-dessus de nous, à une hauteur vertigineuse, les avions français méprisaient fièrement le feu de l'infanterie et le tir des mitrailleuses de nos gardes de chemin de fer, les transports continuels et infinis des Allemands annonçaient que nous étions enfin arrivés sur notre premier champ de bataille, ou tout au moins à proximité. Tous les ordres ont été donnés durant la nuit. En un rien de temps, les chevaux ont été sortis de leur parcage, et même avant que les lourdes pièces d'artillerie et les véhicules ne se trouvent sur la rampe, j'ai sauté en selle avec mon commando responsable du cantonnement pour aller à Saarburg, préparer le logement de l'état-major et du bataillon. Comme elle fut belle cette chevauchée dans le matin d'été ensoleillé, avec à gauche les hauteurs des Vosges, au loin les crêtes enveloppées de vapeur bleue, par-delà lesquelles devait nous mener la marche vers la France. Ma poitrine s'élargissait, j'aspirais l'air à pleins poumons, le cœur devenait léger - sur le terrain, c'est là que l'homme a encore quelque valeur. Les mêmes sentiments que ceux du cavalier devaient sans doute se transmettre à mon ajean, parce que lui-même mordait joyeusement et avec plaisir dans le mors, voulait donner libre cours à son exubérance et sautillait gracieusement en levant ses fines jambes. Depuis dix jours, il était privé du cavalier à qui le travail de la mobilisation ne laissait plus une seule heure pour s'occuper de son cheval. Pas surprenant que l'infatigable demi-sang ait eu l'écume à la bouche en arrivant à Saarburg.

Dans la ville, il n'y avait que des colonnes et des bagages, etc ... Les troupes du 1^{er} corps d'armée bavarois devaient passer aujourd'hui la frontière française, en temps que premier corps de la 6^e armée. Fiévreux, nous espérions aussi connaître bientôt le succès. Maintenant, chez le commandant des lieux ! Les communications officielles furent vite accomplies, les possibilités de cantonnement furent discutées et l'hébergement fut attribué. Personne n'avait de renseignements sur l'ennemi. On repartit alors au trot au travers de la ville, vers la caserne du 15^e régiment d'artillerie qui devait nous accueillir. Lorsque les préparations furent terminées, la 1^{ère} batterie arriva, suivie à court intervalle par la 2^e batterie, l'état-major et la première colonne de munitions. Le logement était impeccable, tant pour l'homme que pour le cheval, nos chers sangliers - pardon - mortiers, se trouvaient parfaitement alignés dans la cour de caserne, et nous les officiers, nous étions installés à proximité de la caserne, le plus souvent dans des appartements d'officiers. Partout, dans les appartements, la caserne et les écuries, on pouvait voir que la garnison était partie avec rapidité, et pendant qu'elle se trouvait peut-être sous le feu, à quelques kilomètres de là vers l'ouest, nous prenions sa suite.



Nous avons passé trois jours et demi à Saarburg, attendant à tout moment l'ordre de départ qui nous mènerait à l'ennemi. Mais rien de tel. De bon matin, nous nous mettions à l'exercice, afin de constituer une seule batterie, forte pour la guerre ; à midi, nous nous asseyions dans le magnifique casino de l'artillerie de campagne ; de la terrasse, nous avions vue sur le proche aérodrome de Bühl, au loin sur les crêtes bleues et les sommets des Vosges, et entendions, venant de l'ouest, le bruit lointain des canons. Ou nous nous empressions d'aller en ville afin d'apprendre des nouvelles du combat, peut-être qu'on aurait bientôt besoin de nous aussi. Là nous voyions les voitures aller et venir : elles apportaient la nouvelle des agressions de Badonviller, de l'attaque des uhlans à Lagarde - nos cœurs battaient fort à ces noms - des combats de maisons et de rues dans Blâmont ; elles partaient avec des munitions et ramenaient des blessés et des nouvelles sur ceux qui avaient été tués. Et pendant

que les autres, au cours d'une attaque sanglante et violente, attiraient l'attention de toute une armée sur eux-mêmes, nous devons regarder calmement et attendre jusqu'à ce qu'ils aient vaincu et nous aient ouvert le chemin menant au fort de Manonviller.

Puis, **le 14 (août)** dans l'après-midi, l'ordre du départ arriva, cependant non pas vers l'ouest, mais en arrière vers l'est. Et deux jours se passèrent à nouveau à attendre. On n'entendait plus rien de la bataille, mais nous apprîmes qu'à l'est le 1^{er} corps d'armée de réserve bavarois se rapprochait, et que le 14^e corps d'armée se trouvait au sud. Enfin, **dans la matinée du 16 août**, alors que je revenais d'une mission de liaison avec la 29^e division d'infanterie, laquelle, apparemment, nous aurait volontiers bien utilisés, le premier ordre venait justement d'arriver, qui nous ouvrait la perspective d'une rapide intervention dans la bataille. Le commandant avait reçu la mission de reconnaître, sur les hauteurs à l'est de la Sarre, des positions et des lieux d'observation pour toute l'artillerie lourde.

Toute la chaîne de collines entre Réding et Sarraltroff, chaque creux, chaque pente, chaque hauteur, chaque bout de forêt furent ratissés, examinés et évalués les uns et les autres, afin de savoir comment cela pourrait répondre le mieux possible à nos besoins ; tard dans l'après-midi, nous nous rendîmes à Saarburg à cheval, afin de rendre compte des résultats de la prospection. La petite ville donnait déjà une impression d'être plutôt abandonnée, malgré l'intense circulation des colonnes, des cavaliers et des voitures. Il régnait une atmosphère très particulière ; comme si même le ciel était encore dans le doute de la retraite des Bavarois, il avait alors une expression si étrange, lourde, sentant l'orage, tantôt avec un soleil aveuglant, tantôt avec des murs de nuages d'un noir profond ; comme si à présent il se réjouissait de la lutte acharnée de ses Bavarois, lutte jusqu'au couteau ; et maintenant de nouveau son visage se drapait de plis sombres, car ils devaient céder à cette meute glapissante de Français. Dans son tonnerre et ses éclairs, était-il en colère contre nous ou contre l'ennemi ?

La nuit du 16 au 17 août fut courte et agitée. Au soir, une division de cavalerie était encore arrivée dans notre cantonnement local. Les escadrons traversaient les rues des villages les uns après les autres ; ils avaient été des jours durant au contact de l'ennemi, un logis devait leur être trouvé, et cela se faisait. Entre temps, les ordres se suivaient, et au cours d'une nuit sombre nous nous éloignions de l'ennemi, de Sarraltroff vers Saarburg. En avant l'état-major en reconnaissance, dans ses pas suivaient les batteries.

Le jour débutant nous trouva en position. Les batteries derrière la caserne de l'artillerie, directement en bordure nord-est de la ville, les lieux d'observation sur la colline de vignes [*c'est le Rebbberg*] au sud-ouest de Saarburg. Dans l'observation fatiguée et l'attente active, les heures matinales du triste jour pluvieux s'écoulaient très lentement. Nous ne savions rien de nos troupes, ne voyions rien de l'ennemi, n'avions encore aucun objectif de combat, et quand enfin vers 10 heures le premier ordre du commandant d'artillerie arriva, il était le suivant : « Changement de position, le bataillon va à la position reconnue hier. »

Donc sans avoir lâché un coup de feu, nous devons aller en arrière. Les batteries pouvaient immédiatement se mettre en marche, cependant les gardes de surveillance devaient encore rassembler les différents fils et câbles, les appareils de téléphonie et d'observation. Pendant ce temps, des ordres et contrordres auraient presque incité le bataillon à revenir à nouveau dans la position. Cette situation peut-être bien dangereuse et inutile fut évitée par la résolution du commandant. Quand je traversai alors Saarburg dans les voitures d'observation, c'est l'image d'une retraite qui se présentait fort bien. Une grande partie de la population s'enfuyait vers Strasbourg, le reste s'inquiétait auprès des troupes, se pressait vers les officiers avec toujours les mêmes questions : « Les Français viennent-ils aussi vers ici ? Y aura-t-il une bataille ici ? Devons-nous retourner ? » Et, pourtant, nous ne savions rien nous-mêmes de la situation tactique, ou presque rien, tout au plus que nous ne fuyions pas devant le Français. C'est ainsi que je traversai pour la dernière fois la belle Saarburg. Les rues étaient complètement envahies par des colonnes et des bagages, par la poste militaire, la cavalerie, l'artillerie, des autos et d'autres véhicules. Je fus heureux lorsque, à l'autre bout de la ville, je vis à nouveau le champ libre devant moi. Car se faufiler dans la rue était presque une chose relevant de l'impossible ; ainsi je traversai donc pour venir encore à temps, et selon les ordres, vers Hilbesheim, prenant un raccourci au travers de prés marécageux et d'immenses champs, et arrivai pile alors qu'on avait besoin de moi et de la voiture d'observation.

Les batteries se positionnèrent, s'enfoncèrent dans la pente raide, en forme d'escalier montant, masquèrent la position, empilèrent des munitions, tendirent leurs lignes téléphoniques ; les postes d'observation pour l'état-major et les batteries furent déterminés, en haut sur la colline, derrière une étroite haie. Ici aussi on creusa et fabriqua des abris, avec de la terre et des sacs de sable, on y rajouta quelques bâtons, et des toiles de tente furent tendues comme protection contre la pluie ; par-dessus le tout quelques branches servant à masquer l'ensemble aux observations des aviateurs, et notre château fut prêt. Toutefois le travail nous prit tout l'après-midi et la soirée. Et lorsque nous nous sommes ensuite couchés dans notre trou, fatigués, à six, étroitement serrés les uns contre les autres, le toit nous protégea bien peu contre la pluie nocturne.

Le 18 août, un soleil magnifique nous réveilla. Nos troupes avaient déjà partiellement occupé toute la longue chaîne de collines, et à présent elles prenaient leurs positions. A notre gauche, jusqu'au Tinkelberg et encore au-delà, se trouvait la 2^e division ; nous devons soutenir les deux. De l'ennemi, nous savions qu'il était le plus fort ; non, c'est faux, qu'il était en plus grand nombre que nous. Cependant on ne discernait encore rien, bien que nous ayons pu observer à 12 kilomètres, voire plus. C'était une vue magnifique dans cet air bleu, matinal et estival. Notre infanterie détenait encore Saarburg. Nous regardions en bas vers les tours et les maisons aux toits brillants, en contrebas dans la vallée de Sarre et sur les hauteurs d'en face, éclairées par le soleil ; nous nous réjouissions du tableau paisible, et pourtant nous gardions en même temps les yeux vers l'ennemi s'approchant. S'avancera-t-il vraiment contre nos positions ? Puis enfin, vers 9 heures du matin, on s'anima autour des postes d'observation :

– Mouvement sur le Rebbberg.

- Infanterie sur le versant de l'avant.
- Cavalerie derrière la Muckenhof.
- Un régiment à droite, sur la hauteur, près de la ferme isolée à droite de la Muckenhof.
- Aussi l'infanterie là-bas derrière.
- Toute une division de cavalerie.
- Connerie, tout au plus une brigade.
- Artillerie sur le Rebberg.
- 4 pièces d'artillerie, non 6, non 8 étincellements côte à côte.
- Une masse de cavaliers en marche de la Muckenhof vers le champ d'exercices.
- Elle s'arrête.
- Elle se dirige à présent vers la droite.
- De longues colonnes d'infanterie sur les hauteurs derrière Saarburg.

C'était le début de l'avancée ennemie au devant de notre position. Là, à 9 h 42, le premier coup de feu de la batterie gauche contre l'artillerie sur le Rebberg, la batterie droite contre la cavalerie devant la Muckenhof. Une ironie du sort : le mortier qui, au cours des longues années de paix, n'avait combattu que les plus lourdes positions - sur le papier naturellement - délivrait, dans la première bataille, le premier coup de feu contre une cavalerie en mouvement. Aussi surprenante que fut cependant cette idée, le résultat fut encore bien plus surprenant, surtout pour les pauvres hères qui étaient de l'autre côté et qui voulaient chevaucher comme à la parade, en cuirasse scintillante, à une certaine distance. Le premier coup de feu toucha l'arrière de la colonne. Parmi les gravats de terre et de pierre qui s'élevèrent tel un jet d'eau, on vit cheval et cavalier virevolter. Alors toute la horde passa à droite, comme si le diable était ici derrière elle. Sur le champ large et plat, on les voyait filer à toute allure, marécage et fossés vidant certaines selles ; on pouvait distinguer chaque cavalier, chaque cheval, et les mortiers les accompagnaient, les traquant et les pourchassant. Et vingt minutes plus tard - les mortiers venant justement d'offrir la course à l'infanterie française - arriva la nouvelle : « Les restes d'un régiment de cuirassiers français attrapé à Saarburg. » Ce n'était qu'un début prometteur.

Lors de ces 18, 19 et 20 août, l'ennemi a bien souvent senti que nous nous tenions aux aguets et que nous exigeons qu'il se tienne à une distance respectueuse. Mais il était très impoli et insistant, et plusieurs fois, nous avons du lui flanquer quelques obus de mortier entre deux arbres bordant l'allée, là où la route Héming-Bébing-Saarburg franchit la colline. A la suite de cette énergique interdiction, c'est là qu'il fit donc demi-tour à une allure accélérée, et lors de notre avancée du 21, nous y avons trouvé, en plus des trous causés par les tirs, plusieurs charrettes détruites et une auto renversée. Mais malgré cela, cette leçon n'aida que peu. On voyait des colonnes de plus en plus fortes se déployer et disparaître à nouveau sur le terrain, et à 3 heures de l'après-midi, les balles de shrapnels sifflaient déjà autour de nos oreilles. De devant nous, de derrière nous, de notre droite et de notre gauche, nous parvenaient de petits nuages bruyants, tous sans effet, mais au sifflement vraiment désagréable. Des avions français tournaient aussi au-dessus de la position, accompagnés par des détonations de fusils, de mitrailleuses et de pièces d'artillerie qui se renouvelaient à l'infini. Il est plus que douteux qu'un avion ait été abattu.



Nos cibles changeaient fréquemment : la bonne artillerie française à longue portée était l'ennemi le plus dangereux. Ils envoient leurs noires salutations à partir de positions toujours changeantes. Tantôt c'était l'artillerie de la Muckenhof, tantôt celle se tenant derrière le Reberg, maintenant de nouveau l'artillerie du parc du château d'Imling, et ensuite de nouveau sur les hauteurs de la forêt au nord-ouest de Hoff. Le plus souvent nous aurions pu les prendre et les faire taire en peu de temps. Mais le fait d'explorer avec zèle et d'observer, de ratisser le plus consciencieusement tout le terrain, chaque repli de terrain, avec télescopes et lunettes, ne fournissait parfois pas le plus petit indice de leur présence, et pourtant ils nous envoyaient souvent, des heures durant, coup de feu sur coup de feu. Oui, au jeu du cache-cache, ils étaient sûrement supérieurs à nous. En plus de ça, nous devons aussi penser que la moitié de la journée aurait un éclairage défavorable ; autant la visibilité était bonne dans la matinée, quand le soleil se trouvait dans notre dos, aussi mauvaise deviendrait-elle dans l'après-midi, quand le soleil passerait du côté de l'ennemi.

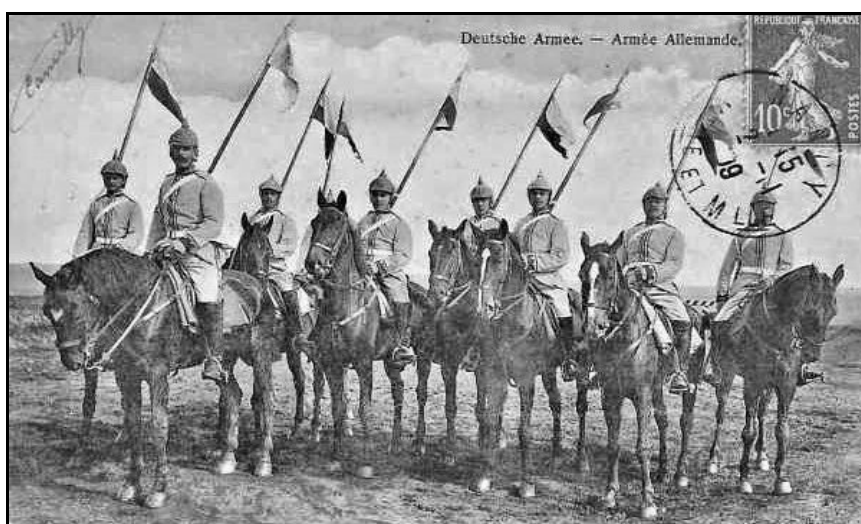
Les 18 et 19 août, deux journées magnifiques, se passèrent dans ce duel d'artillerie.

La nuit du 19 au 20 août se passa calmement, mais la lueur du feu du bas de la ville de Saarburg rougissait le ciel. Les Français avaient causé des saccages comme les Vandales. Mais ils ne s'étaient risqués dans la vallée de la Sarre que près de Saarburg et Hoff, sinon, partout, ils se contenaient très prudemment sur et derrière les hauteurs au-delà de la Sarre. Jusqu'à maintenant, il ne semblait pas du tout qu'ils aient eu l'intention d'entamer notre position, et, pourtant, cela aurait si été beau, s'ils s'étaient éclatés la tête lors de l'attaque. La nuit nous ouvrit cependant de bien bonnes perspectives. Des compagnies et des bataillons traversèrent la longue ligne d'artillerie, dépassèrent la chaîne de collines et occupèrent le versant avant, leur position déterminée. Des batteries paraissaient et s'installaient dans de nouvelles positions ; c'est demain que la décision allait survenir.

Le nouveau jour commença. Le combat voulait à nouveau se développer, comme dans les deux derniers jours. On ne percevait pas d'attaque des Français, seulement, à nouveau, l'artillerie. Et c'est enfin que vint l'ordre : « A 11 heures du matin, le corps d'armée passe à l'attaque. » Mais les coquins nous ont encore échauffés dans ces heures matinales. Quelques batteries, que nous ne pouvions jamais découvrir, nous arrosaient continuellement de leur grêle de projectiles, ainsi que cela devait arriver à notre infanterie qui s'avancait. Toutefois - Dieu soit loué - le chef de batterie les a découvertes à droite, sur les hauteurs au nord-ouest de Hoff, à l'avant de la sombre forêt d'artillerie. Sans ordre, sans commandement, deux mortiers et obusiers furent dirigés en moins de rien vers celle-ci.

Nous avons alors ouvert un véritable feu d'enfer. Des nuages de terre hauts comme des maisons s'élevèrent dans l'air, devant, derrière et entre les éclairs de feu de l'artillerie. Le feu ne dura que quelques minutes, puis le dédain de la mort de l'ennemi prit fin et les batteries se turent. Toutes les lunettes (jumelles ?) se dirigèrent vers là-bas : l'un croyait distinguer une cible, l'autre deux, et l'autre encore trois, mais l'attention fut à nouveau distraite, puisque maintenant l'attaque commençait, et elle devait être soutenue avant tout. Pendant que notre infanterie et l'artillerie s'engageaient au corps à corps avec l'infanterie ennemie et la pourchassaient, nous la poussions avec nos obus ; par la portée écrasante de nos canons qui repoussaient toujours vers l'arrière les colonnes qui s'en retournaient, nous empêchions l'artillerie ennemie de s'engager plus fortement dans la bataille. Nous devons aussi - hélas - aider à chasser l'infanterie ennemie du quartier des casernes de Saarburg. Nous devons être ingrats ; nous devons incendier et réduire en ruines le lieu hospitalier qui nous avait si joliment hébergés durant des jours entiers, et qui était tenu maintenant par l'ennemi, et était énergiquement défendu contre la 1^{ère} brigade d'infanterie. Mais l'issue de la journée fut déjà connu à midi. A 3 heures de l'après-midi, notre infanterie était en possession des hauteurs de ce côté ; il ne s'agissait plus maintenant que de chasser l'ennemi des forêts vallonnées.

Pour nous, la tâche de la journée était à peu près terminée. Maintenant, nous avons le temps de nous soucier de l'artillerie finalement mise à mal. Après observation, il s'avérait que quelques pièces d'artillerie ou véhicules devaient demeurer sur place. Une demi-heure plus tard, éclatant de vanité et de joie, je trottais avec un camarade et trois gars du 6^e train sur la colline, suivant l'infanterie qui avançait, afin de sauvegarder les trophées de la victoire. Il s'agissait du champ de bataille du 16^e régiment d'infanterie, dans la vallée de la Sarre, arrosée ici et là par les shrapnels ennemis tirés des lisières du bois d'en face, où des Français dispersés et blessés tiraient de temps en temps, avec Saarburg en feu devant nous, par Hoff déjà évacuée par l'ennemi.



Mais où était maintenant la colline sur laquelle se trouvait la batterie ? On se battait encore à gauche, et Saarburg était encore en possession des Français. Donc à droite, sur les hauteurs dans la forêt, toujours en avant, afin que personne ne parvienne avant nous aux pièces d'artillerie. Mais nous ne pouvions pas mettre en danger nos chevaux de trait dans cette situation incertaine ; ils resteraient ici entre-temps, et seul le lieutenant L. et moi-même, avec un sous-officier, avons chevauché plus loin en direction de l'ouest. Après de longs détours - nous devons être venus presque jusqu'à Zittersdorf [Haut-Clocher] - nous avons finalement rencontré ici une compagnie, là un groupe, puis à nouveau une patrouille de

cavaliers, et une fois une ferme occupée par environ quarante Français. Malheureusement, ils portaient tous le brassard blanc avec la croix rouge, et à l'intérieur du bâtiment se trouvaient plus de cent blessés. Nous pensions pourtant pouvoir rapporter, en plus des pièces d'artillerie, une troupe des prisonniers. Déjà le jour déclinait, lorsqu' enfin nous eûmes sous les yeux le but de notre recherche. Le sous-officier repartit rapidement vers l'arrière pour revenir aux chevaux !

Et nous deux ? Nous sommes restés immobiles durant un certain temps ; notre surprise augmentait à chaque pas. Nous n'aurions jamais pu imaginer cet effet dévastateur. Notre feu doit avoir été terrible, doit avoir été horrible. Ce n'est qu'au bout d'un moment que nous avons pu tout comprendre. Trois batteries, toutes les douze pièces d'artillerie du 37^e régiment d'artillerie avec leurs propres voitures de munitions se trouvaient ici devant nous, au milieu des entonnoirs creusés par les tirs, en partie entourés par des cadavres.

L'installation et le camouflage de la batterie était impeccable ; les pièces d'artillerie de l'aile gauche se trouvaient à la lisière du bois ; celles du milieu étaient recouvertes de gerbes de paille ; celles de droite avaient été tirées derrière le coteau, et notre feu avait été prodigué sur le tout. Et pourtant le matériel était encore partiellement en bon état, pouvait tout au moins être tiré jusqu'à une voiture de munitions et à une pièce d'artillerie. C'était décheté, et dans un pourtour de 20 mètres, nous n'avons trouvé que le tube, une pièce de l'affût et une roue. Derrière cette unité, une voiture de munitions isolée, le poste du commandant : c'est ici qu'il était tombé, et c'est aussi ici qu'il était enterré. Puis nous avons lentement recommencé à réfléchir : comment allions-nous rapporter tout ce matériel avec notre paire de chevaux et sans charrette ! Alors, à la recherche d'une solution !

Dans la forêt, sur la gauche des batteries, rien que des cadavres, des chevaux morts et blessés, des débris de matériel, des arbres déchetés et des marais. Mais une voiture de munitions avec charrette barrait le chemin forestier, les chevaux étaient morts encore harnachés, nous ne leur avons peut-être pas laissé de temps de mettre en sûreté le véhicule. Les cordes furent coupées, les chevaux rigides roulés sur le côté, une charrette tirée, et le chemin fut libre. Et maintenant vers la droite, en bas dans le fond. Peut-être trouverons-nous encore quelque chose sur le lieu de rassemblement des charrettes. Nous avons bien trouvé la place, quelques sacs à dos, un timon cassé, du sang et des bribes de vêtements et une quantité d'ornières aussi, mais charrettes et chevaux s'étaient probablement joints depuis longtemps à la retraite agitée de l'ennemi. La nuit tombait doucement ; on se battait encore à gauche et à droite. Les tirs d'infanterie sifflaient sur les collines, l'incendie de Saarbùrg projetait sa lumière mate jusque vers nous, là-haut. »

Les services de santé de l'armée française en 1914

Le soldat français Jacques Gauthier, fourrier au 29^e RI, dont vous avez lu un large extrait du journal de guerre dans les pages précédentes, a été blessé le 20 août à la bataille de Sarrebourg, fait prisonnier par les Allemands, puis transporté par train jusqu'au camp de prisonniers de Grafenwöhr, situé en Bavière. « *Deux jours avant nous étaients arrivés nos majors et nos infirmiers, pris presque tous à Sarrebourg* » déclarait J. Gauthier. Cette remarque nous permet d'évoquer les services de santé de l'armée française. Une grande partie du texte qui suit est extraite des sites Web :

<http://hopitauxmilitairesguerre1418.overblog.com> / <http://www.association14-18.org/references/temoins>

Durant la Première Guerre mondiale, malades et blessés ne recevaient, dans la zone des combats, que des soins, des interventions urgentes leur évitant une mort rapide sur le champ de bataille. Les soins définitifs, sauf pour les petites maladies bénignes et les blessures légères, leur étaient donnés dans des formations sanitaires stables et bien équipées, spécialisées ou non, c'est-à-dire dans les hôpitaux de l'intérieur du pays. Il exista, pendant cette période de guerre, deux grandes variétés d'hôpitaux :

1) ceux datant du temps de paix :

- les hôpitaux strictement militaires, dont tout le personnel était militaire ; ils n'existaient que dans les villes d'une certaine importance.
- les hôpitaux mixtes, dans lesquels étaient soignés, dans des salles différentes et réservées pour chacun, les militaires et les civils de la ville.

2) ceux créés dès le début de la guerre ou durant celle-ci :

- Dès le début de la guerre furent créés de nouveaux hôpitaux militaires, soit qu'ils eussent été prévus dans le plan de mobilisation, soit qu'ils eussent été créés pour apporter au Service de Santé Militaire des ressources nouvelles d'hospitalisation, en vue de faire face aux besoins propres des régions et aux évacuations des armées en campagne. Ces hôpitaux furent dénommés **hôpitaux temporaires complémentaires**.

- Une autre catégorie d'hôpitaux vit également le jour dès le début de la guerre : les **hôpitaux auxiliaires**, lesquels furent créés et gérés par les trois sociétés d'assistance de la Croix-Rouge. En 1914, il existait trois sociétés d'assistance de la Croix Rouge : la Société Française de Secours aux Blessés Militaires (SSBM) créée en 1864 ; l'Union des Femmes de France (UFF) créée en 1879 ; l'Association des Dames Françaises (ADF) créée en 1881. Ces trois sociétés de Croix-Rouge restèrent indépendantes les unes des autres durant toute la Première guerre mondiale. Elles ne fusionnèrent sous la simple dénomination de Croix Rouge Française (CRF) qu'en août 1940.

– Il convient de citer également les **hôpitaux bénévoles**. Ces hôpitaux étaient issus d'initiatives privées d'origines très diverses (municipalités, associations, riches particuliers, industriels, communautés religieuses).



Hôpital temporaire ou ambulance militaire ?

Depuis la fin de la Grande Guerre, le mot « ambulance » désigne le véhicule sanitaire qui permet le transport de malades ou de blessés. Un mot qui a évolué, car, pendant la guerre 14-18, l'ambulance désignait un hôpital militaire de campagne.

« Les ambulances, dit le règlement, sont destinées à compléter l'action du service régimentaire en marche et en station, à recevoir les blessés relevés sur le champ de bataille et à leur donner les soins nécessaires pour qu'ils puissent être évacués promptement. »

On identifiait les ambulances par une fraction dont le numérateur représentait un numéro d'ordre, et le dénominateur, le N° de la grande unité de rattachement.

Exemple : 1/137, ambulance N° 1 de la 137^e Division d'Infanterie ; 6/5, ambulance N° 6 du 5^e Corps d' Armée.

Fonctionnement d'une ambulance

Au début de la guerre, chaque corps d'armée comportait un médecin principal, directeur du Service de Santé, avec un médecin-adjoint et un officier d'administration qui commandait 16 ambulances, dont 8 étaient en réserve, 4 au corps d'armée et 4 endivisionnées à raison de 2 par division.

L'ambulance formait le véritable noyau de toute l'organisation sanitaire du corps d'armée. Elle comprenait un médecin-chef, généralement médecin-major de 2^e classe, assisté d'un aide-major de 1^{ère} classe, médecin-adjoint, de quatre aides-majors de 2^e classe, d'un officier d'administration gestionnaire, d'un pharmacien. Avec eux on comptait 40 hommes chargés du service, dont quelques infirmiers professionnels.

Les blessés étaient recueillis sur le champ de bataille par les musiciens régimentaires ou les brancardiers divisionnaires, et transportés jusqu'au poste de secours régimentaire, tenu par un médecin de bataillon. De là, ils étaient véhiculés jusqu'à une ambulance divisionnaire, un hôpital de campagne ou une « auto-chir » (formation chirurgicale automobile). Selon la gravité de leur état, ils étaient soit traités sur place, soit évacués sur une unité médicale de l'arrière. Des hôpitaux d'évacuation avaient été installés en conséquence. Plusieurs régulatrices sanitaires étaient chargées de compléter le triage des hôpitaux d'évacuation et de répartir les blessés entre les centres d'hospitalisation de l'intérieur. Les blessés recevaient les soins définitifs dans ces formations sanitaires permanentes, parfois spécialisées.

